

L'homme âgé, ça sent le vieux, ce n'est pas un mythe. Une odeur d'oxydation, comme de la rouille, ça m'a toujours soulevé le cœur. Peut-être que l'ouvrier finit par sentir comme sa machine, la graisse et l'odeur de métal usé, qu'elle déteint sur lui, ou c'est une simple métaphore olfactive de l'âge. La vieillesse c'est sale et on ne peut pas la nettoyer. Chaque fois qu'un homme avait plus de cinquante ans – c'est l'âge de la vieillesse pour ceux qui ne les ont pas encore – j'avais une répulsion, une nausée. Je les traitais mal, leur imposais mes conditions sans gêne et sans prime à l'ancienneté, plusieurs sont partis en me maudissant. Ils auraient pu être mon père, je sais, mais mon père à moi sentait bon ; je leur en voulais, je crois, d'accepter la dégradation du corps et de la peau.

Les jeunes, c'est prévisible ; ils pensent encore qu'une femme, ça se prend à la hussarde, sans respect, qu'il faut ravager tout ce qui fait sa beauté, l'anéantir pour sentir sa propre force, se rassurer sur son « impuissance » : mes cheveux

encore et toujours en premier – les tirer –, mes seins – les prendre à pleines mains jusqu’à la douleur –, ma chatte – la défoncer le plus frénétiquement possible.

Entre les deux, la jeunesse et la vieillesse, il y a la maturité du désir ; l’âge de la perversion, un pernicious détournement du corps qui se ratrape d’avoir perdu tout mystère. Je ne savais jamais à quoi m’attendre, il fallait que je me méfie de tout, tout le temps. La violence bien sûr, mais le sordide aussi. Mon corps n’était qu’un objet et moi-même qu’une posture. J’imposais mes règles élémentaires de prudence au préalable : pas de crachat, pas de baffes, pas d’insultes même (c’était la règle la plus difficile à respecter au moment de l’orgasme et il y avait toujours un « *bozi tra* » qui traînait dans une phrase en arménien incompréhensible). On paie d’avance aussi. Et cette priorité : faire court ; se plier aux parodies même les plus absurdes, aux panoplies d’infirmière ou de policière, être la mère, la chienne, la directrice de l’usine, tordre son corps dans toutes les positions possibles – de la charrue au bateau en passant par la demi-lune, rien à voir avec le yoga – pour abrégé l’affaire, limiter les risques.

On dit souvent des filles de joie qu’elles en donnent. Qu’elles écoutent, confessent et consolent.

Ce n'était pas mon cas. On ne discutait pas, je ne voulais pas écouter leurs histoires, leurs petits malheurs de santé et leurs revers de fortune sentimentale, je faisais l'économie d'un sourire et d'une compassion, ce n'était pas compris dans le prix, même toutes charges comprises. J'étais distante et froide et cela me valut l'acharnement de beaucoup pour tenter de m'arracher mon masque d'indifférence, pour me faire mal, pour me punir d'avoir conservé de l'amour-propre et de l'orgueil.

Irina, elle, était la bonne copine, celle avec qui on fume une clope après, à qui on offre une Akhtamar ou une Belomorkanal, qu'on appelle par son prénom, à qui l'on raconte ses problèmes avec les enfants. Je l'entendais rire avec ses clients même. Elle récupérait aussi les éjaculateurs précoces, les impuissants et les demi-molles, tous les complexés ; avec elle, ils se sentaient plus en confiance, sans jugement. Ils avaient le droit de mal bander. Moi, j'étais trop grande, trop altière, trop maîtresse femme.

Il n'était pas question de prendre du plaisir, le corps que je vendais n'était pas celui que je donnais à Artak. C'était comme une expérience extracorporelle : il paraît que dans la mort on flotte au-dessus de son propre corps et qu'on le regarde de loin comme un spectateur ; alors,

faire ça, c'était une petite mort, c'était séparer mon esprit de mon corps, le voir comme il était, inerte, un peu flasque – même ma poitrine ferme s'affaisse à l'horizontale –, gris comme un cadavre, un macchabée. Mon corps était inhabité.

Après, il me fallait toujours un temps pour me le réapproprier, pour le réanimer, pour me réconcilier. Un temps à moi, sans Irina, elle le savait et me laissait seule. Ce n'était pas seulement se sentir dégradée, c'était se sentir déposée; ce n'était pas mon corps, la preuve c'était qu'un autre le prenait, le volait avec effraction. J'ai mis au point un rituel : je lavais encore et encore mes cheveux, puis mes mains et enfin mes pieds comme si chacune de ces extrémités était une porte d'entrée dans tout mon être, comme si chacune des terminaisons nerveuses était connectée à un organe interne. Il fallait que je les cajole, les masse longuement, les réchauffe pour les consoler peut-être.

Nos visites en gare se sont peu à peu espacées, les jours de prospection commerciale, de racolage sur la voie ferrée publique n'étaient plus nécessaires; rares étaient les soirs où nous n'avions aucun client, et les après-midi libres (l'érection matinale n'est pas de mon ressort!) on aimait rester entre nous avec Irina, assises en tailleur sur le lit à faire les folles autour d'un vernis à ongles dégotté au petit bazar du marché Lochin (où on achetait aussi des capotes désormais chinoises ou indiennes) ou d'un masque pour les cheveux à base de jaune d'œuf à laisser poser vingt minutes. Lorsque le temps le permettait, on montait aussi au royaume des collines par le seul sentier d'accès qui ne tolèrait pas de voiture; le molosse *kavkazskaïa ovtcharka* avait fini par nous adopter, on faisait partie de la famille, il fallait désormais l'attacher pour nous protéger de son affection débordante et baveuse. J'achetais pour Taguhi et les femmes des babioles en plastique criard – un presse-agrumes idéal pour les grenades, une boîte à savon avec un panda

chinois dessus, des pinces à linge bariolées, une boîte à œufs – qu’elles accueillait à chaque fois comme un trésor. Nous rentrions de là les bras pleins de *böreks* et de gâteaux, et la bouche de nouveaux mots arméniens pour dire « petite bite » ou « impuissance ». Le royaume des colines était un État sans hommes – les maris étaient en bas, en ville –, un paradis émasculé, un pays de liberté où l’on pouvait rire de tout ce qui fait autorité et croit posséder le pouvoir, même du sexe fort.

Je n’ose pas dire que le bouche-à-oreille marchait bien, mais le recrutement se faisait assez naturellement, usine par usine, atelier par atelier, les hommes se vantent de tout, même de leurs petites bassesses sordides. Ils avaient pris l’habitude de venir par deux, c’est moins cher à l’unité, vingt-cinq au lieu de trente, une sorte de parrainage sexuel, une carte d’infidélité aussi. On n’acceptait de les recevoir que lorsque l’on connaissait déjà l’un des deux, aucun nouveau venu non accompagné, mais on pratiquait aussi des prix à la bonne tête du client.

Le cousin n’était pas dupe, on le soupçonnait de tenir une comptabilité parallèle pour Artak. On lui donnait un billet de vingt par semaine avant même qu’il nous demande un loyer, il ne nous remerciait jamais. On espérait vaguement

être quittes. On ne lui connaissait pas de vie – pas de femme ni de travail –, pas d’envie, pas de désir. On avait vite fait le tour de son âme.

Quand Artak est apparu au retour de Borjomi, il était différent : amaigri, certes par ce long stage préparatoire aux championnats du Caucase, mais aussi dépassé, en retard sur les événements, il avait perdu la main. Ce n’était pas tant Irina qui avait changé que moi, j’avais pris de l’assurance, de l’ironie et du cynisme aussi. J’ai osé lui dire que je n’aimais pas trop la pâte de coing de sa mère, dans un sourire.

Je m’étais détachée physiquement, pour la première fois je n’ai pas eu envie de lui, prétextant que j’étais irritée, il fallait comprendre désenchantée, quelque chose s’était enfui comme un charme. Il m’a dit : « J’ai besoin de deux cents pour le loyer et les petites dépenses », j’ai compris que les vingt hebdomadaires du cousin étaient sa commission et qu’Artak aurait besoin désormais d’au moins deux cents à chacune de ses visites. Ce doit être la définition même d’un logeur et d’un souteneur.